

numéro 537, qui représentait un paysage. Tout notre groupe fit halte ; quelques flâneurs s'approchèrent avec curiosité. Le numéro 537, d'une tonalité noirâtre et triste, n'était pas une de ces œuvres qui attirent et séduisent le regard ; ce n'était pas néanmoins une composition sans mérite. Cazan posa sa main sur l'épaule du rapin qui venait de se montrer si sévère, et le poussa assez brusquement vers le tableau.

— Mon gargon, lui dit-il après quelques instants de silence, j'en suis bien fâché pour toi, mais ton exclamation me prouve que tu n'es pas un véritable artiste. Si tu en savais un peu plus long toi-même, il y a une chose que tu aurais vue tout de suite. L'auteur de ce tableau peut n'être pas un coloriste, en tout cas, c'est un très-grand dessinateur. Regarde, ignorant que tu es, ces lignes de montagnes et la noblesse de ces pins ; souhâte d'en pouvoir faire autant quand tu auras bien travaillé, dans quelque vingt ans d'ici. Depuis quand, dis-moi, juge-t-on et condamne-t-on un tableau à vingt pas de distance ?

Il y a encore autre chose à quoi tu n'as pas pensé. L'auteur du tableau était peut-être près de toi quand tu l'as si rudement traité. Quel chagrin pour lui de voir une œuvre sérieuse exposée à de pareils dédains ! Il faut respecter les œuvres de ceux qui travaillent. Tout tableau d'un peintre laborieux représente non pas seulement le temps qu'il a mis à le faire, mais encore une vie toute entière de labeur, de luttés et d'études.

Puis, désignant d'un mouvement de ponce familier aux artistes, différentes parties du tableau.

— Oui, oui, continua-t-il ; à supposer que ce paysage ait été fait en quelques heures, il n'en représente pas moins vingt ans de travail et d'efforts. Ce n'est donc rien, cela ? L'homme qui a fait ce paysage est un artiste, c'est un grand artiste !

Pendant alors le catalogue au coupable, qui rougissait jusqu'aux oreilles :

— Cherche-moi le numéro, dit-il, et regarde si cette toile est déjà vendue ; si elle est à vendre, je l'achète.

Pendant que le jeune homme tout confus feuilletait le catalogue, Cazan ne prit le bras et m'emmena plus loin.

— J'ai peur, lui dis-je, que tu n'aies été un peu indulgent pour l'auteur du tableau et un peu sévère pour le critique.

— Mon cher ami, j'avais double raison pour faire ce que j'ai fait. Le peintre était à quatre pas de nous ; je l'ai reconnu dans la foule. Comme il avait entendu la critique, j'ai tenu beaucoup à ce qu'il entendit l'éloge. Et puis, mon élève méritait bien une leçon. Ces jeunes gens sont incroyables ; ils savent tout, ils jugent tout ; ils taillent, ils tranchent. Non contents de cela, il leur faut un public pour admirer leurs sornettes : tu as vu comme mon étourneau ameutait les promeneurs !

— Il faut, lui dis-je, supporter cela avec patience ; il n'y a guère que le temps et l'expérience qui puissent corriger les hommes de cette intempérance de jugement. Un homme de vingt ans monterait volontiers à la tribune pour dire d'un tableau ou d'un livre : "Cela est sublime !" ou : "Cela est détestable !" Il ne connaît pas de milieu entre les deux. Il ne discute pas. Tel est son sentiment, et il s'indigne si ce n'est pas celui de l'univers entier. Il y a des gens qui, en ce sens, ont vingt ans toute leur vie. Un homme de trente ans commence à dire d'une chose qu'elle est *bonne* ou qu'elle est *mauvaise*. Il le dit tout simplement ; il donne ses raisons, et permet même parfois qu'on les discute.

A quarante ans, il connaît par expérience le fort et le faible des hommes et des choses ; il distingue dans une même œuvre le bon et le mauvais ; il admet des tempéraments et des nuances ; il voit par les progrès que son jugement a faits ceux qu'il peut faire encore : aussi ses paroles sont de moins en moins tranchantes. Pourquoi se cramponnerait-il à son opinion, puisqu'il sait qu'il en a déjà changé, et qu'il en changera peut-être encore ?

Voilà la cinquantaine, il dit avec la douce bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre : *Telle chose est bonne pour moi, qu'on a présent.*

— Tout cela est vrai, reprit Cazan. Ce que tu dis là prouve combien le jugement est une fleur rare et lente à s'épanouir. Je suis donc d'avis qu'il faut aider la nature, et hâter s'il se peut, l'époque de la floraison. Voilà pourquoi j'ai fait cette algarade à mon rapin. Je suis convaincu que cela vaut bien une leçon de peinture. — *Maryas l'illustre.*

EDUCATION.

Du choix des livres de lecture.

... Nous nous avançâmes jusqu'au bord du ravin pour mieux voir. Le quelque chose qui remuait dans les hautes herbes à côté de la vache était une petite fille qui, de la main gauche, tenait la vache par une corde lâche, et la suivait pas à pas. Dans la main droite elle avait quelque chose qu'elle regardait avec une grande attention.

— Hé ! petite ! lui cria Maryas.

— Monsieur ! dit de la petite fille en levant de notre côté des yeux surpris.

— Que fais-tu donc là, ma mignonne ?

— Monsieur, je lis.

— C'est très-gentil de savoir lire. Quel âge as-tu ?

— Neuf ans, Monsieur.

— Qui t'a appris à lire ?

— Les bonnes sœurs, Monsieur.

— C'est très-bien. Et que lis-tu donc là, ma bonne petite ?

— Des histoires.

Nous descendîmes alors dans le ravin, et Maryas, s'approchant de la petite fille, lui demanda son livre pour l'examiner de plus près. L'enfant, comprenant d'instinct qu'elle passait un examen, croisa l'une sur l'autre, sans lâcher la corde, ses deux petites mains hâlées, comme si elle se préparait à répondre au catéchisme. Le livre était un de ces almanachs qui trouvent moyen de pénétrer au fond des campagnes les plus reculées ; recueil indigeste d'histoires nées ou romanesques. C'était une de ces dernières que lisait la petite fille.

— Ce livre-là n'est pas bon pour toi, mon enfant, dit Maryas sans entrer dans plus de détails.

— Je n'en ai pas d'autre, répondit la pauvre petite, qui devint tout rouge sans savoir pourquoi.

— Eh bien, moi, entends-tu tu ? je t'en apporterai un demain qui sera plus beau et plus amusant pour toi que celui-là.

Quand nous fûmes seuls de nouveau. Maryas me dit :

— Encore une œuvre qui serait plus utile que d'expédier des bretelles aux nègres et des peignes à monstachus aux peaux-rouges, ce serait de créer seulement un bon almanach pour tous ces pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de lire, mais qui ne savent pas quoi lire. Un bon almanach ! y songes-tu ? quelle excellente chose ce serait ! L'almanach, c'est le vrai livre populaire, qui va partout et cause avec tout le monde. Veux-tu m'en croire ? sondons la société des bons almanachs à deux sous, à un sou s'il le faut. Mais il ne faut pas que mon enthousiasme me fasse oublier ce que j'ai promis à cette petite.

La femme qui vend des bonbons dans l'établissement vend aussi des livres. Elle en avait, Dieu merci, une assez belle collection : eh bien, nous ne pâmes en trouver un seul qui ne fût ou aussi naïf, ou aussi romanesque que l'almanach.

La femme fut étonnée de notre sévérité.

— Ces dames, dit-elle en désignant les dames patronnesses